

UNE PETITE LEÇON
DE COURSE D'OBSTACLES

Aude Bairille

Une petite leçon de course d'obstacles

Récit

Éditions Persée

*Les illustrations ont été réalisées
par l'héroïne du récit.*

Consultez notre site internet



© Éditions Persée, 2017

Pour tout contact :
Éditions Persée – 38 Parc du Golf – 13 856 Aix-en-Provence
www.editions-persee.fr

*À ma Maman,
Tu as éclairé ma route de maman de
tes conseils et de ton amour sans faille.
Ta lumière s'est éteinte alors que je
mettais un point final à ce témoignage...*

C'est à toi que je le dédie.

*Merci Maman.
Tu me manques...*

*À toi Papa,
Qui m'a dit un matin, sur le chemin de l'école :
« la vie est une course d'obstacles, tu dois
apprendre à les surmonter »... je ne l'ai jamais
oublié ! Ton bon sens et ton amour m'ont
permis de tous, les surmonter.*

*Cet ouvrage en est la preuve.
Merci du fond du coeur.*

CHAPITRE I PREMIER OBSTACLE

Six heures quarante... Ton premier cri : tu es là petite chose... « Ah mon Dieu ! » sont les seuls mots que je suis capable de prononcer alors...

Nous sommes le 30 juillet 1995. Tu aurais dû montrer le bout de ton nez pour la rentrée des classes. Mais vers 23 heures la veille, j'étais arrivée en urgence à la maternité, poche des eaux rompue. David, ton papa, avait interrompu de mauvaise grâce sa garde pour m'y déposer.

Sa jeune consœur nous avait accueillis et après examens et hochement de tête m'avait dit : « C'est un peu tôt, on va se calmer ; il faut maintenir ton bébé le plus longtemps possible. »

Alors, on m'a laissée, seule, dans une chambre à deux lits (pour permettre à David de m'y rejoindre, une fois sa garde finie)... et je devais dormir.

Je n'ai pas vu d'infirmière de toute la nuit. Je souffrais en silence. Puis David est venu s'allonger auprès de moi. Fidèle à mon habitude, je me devais de rester discrète et silencieuse. Mon mari, bel interne en chirurgie, devait pouvoir récupérer.

Nuit affreuse d'angoisse, d'incertitude et de solitude.

Vers 6 heures j'ai finalement réveillé mon mari... et tout est allé très vite. Plus de péridurale possible et en un clin d'œil, tu étais là ; petite chose !

Tu avais cinq semaines d'avance mais tu allais bien ; après bilans complets, tu pourrais rester avec moi. Je n'avais pas voulu te garder dans mes bras prétextant une grande fatigue... Pardon ma chérie. En fait, j'avais peur... J'étais si jeune, si seule, si peu préparée à ton arrivée... Je ne te trouvais ni jolie, ni laide. Je ne te connaissais pas.

Je nous sentais étrangères l'une à l'autre.

Pourquoi avais-tu envie de découvrir ce monde si tôt ? Quelle drôle d'idée...

Je n'avais pas préparé ma valise ! L'avant-veille, la capitale visite du huitième mois m'avait révélée extraordinairement en forme...

Qu'importe, il faisait très chaud cet été-là. Mon Aureline flot-tait dans son berceau et dans sa couche qui bâillait autour de ses maigres jambes. Là, je te trouvais laide. J'étais vexée...

Ma seule activité durant ces derniers mois avait été de préparer ton arrivée. Enfin, je tâchais de rédiger ma thèse de doctorat en chirurgie dentaire, mais ces derniers temps, les œdèmes avaient rendu mes doigts incapables d'écrire... Tant pis, cela serait retardé.

David et moi t'avions offert une superbe chambre et nous étions allés jusqu'à Troyes afin de te préparer un joli trousseau, à prix d'usine. Nous n'étions pas riches mais je voulais épater mes sœurs plus aisées et il te fallait de jolis vêtements... que je déplaiais, repliais, avec un sourire hésitant, chaque jour, en t'attendant !

Je n'avais personne avec qui partager mes questions, mes angoisses, mes joies, mes peines, mes appréhensions. David travaillait comme un fou, interne au CHR de Niort. Il y avait choisi de faire son internat, ayant vécu longtemps dans les Deux-Sèvres. Ma famille à moi est du Nord. Il y avait bien le téléphone...

Mes parents sont venus dès le lendemain de ta naissance. Maman a tout fait pour m'aider à surmonter. Après quatre naissances, elle était merveilleuse de compréhension, pleine de bon sens, remplie d'amour et de bonne volonté.

Je ne sais plus quel sentiment dominait lorsqu'est venu le moment des présentations. La déception de ne pas avoir su porter mon bébé jusqu'à son terme, la fierté malgré tout, la surprise aussi, le déni...

Ma petite « crépinette »... ta peau si fine, que j'aurais voulu cacher... Mais aucun vêtement ne t'allait. Tu étais perdue dans le plus petit des pyjamas.

C'est un bébé en couche-culotte, très calme, que j'ai présenté à mes parents admiratifs.

J'étais submergée. J'étais perdue. J'étais seule, écrasée comme toutes les jeunes mamans je suppose. Mon Aureline me torturait lors de la tétée. Malgré la patience des puéricultrices et infirmières, nous n'étions pas douées... Je te nourrissais au sein par raison. Un bébé né prématurément avait besoin du lait maternel. Ma pudeur aurait préféré qu'il en soit autrement. Je n'y avais jamais réfléchi avant...

Tout était déjà bien difficile.

L'épreuve du bain commun avec les autres mamans, fières de leurs bons bébés joufflus et roses... Ma crépinette...

L'épreuve de la pesée quotidienne... ma crépinette !

L'épreuve de la section du frein de ta petite langue, afin de te permettre de mieux téter...

Et puis nous sommes rentrées à la maison.

Toujours l'épreuve de la pesée quotidienne, toujours les pyjamas trop grands, toujours de garde, toujours seule...

CHAPITRE II DEUXIÈME OBSTACLE

Mais le bébé tranquille s'est réveillé et s'est fait entendre. Ces premières semaines de ta vie me laissent un souvenir qui me tord encore l'estomac.

Est-ce normal qu'un bébé pleure tant ? Le jour, tu étais relativement calme, tu aimais ton bain. Tu te pliais aux séances photos de bonne grâce. Je passais mon temps à t'observer avec un sentiment indescriptible. La résignation est peut-être celui qui convient le mieux. Mon temps était partagé entre l'allaitement et la douche ; tu me réclamais beaucoup et surtout très souvent.

Les nuits étaient un calvaire. Confondais-tu le jour et la nuit comme me le disait maman au téléphone ?

Des pleurs incessants, des cris, de la rage dans ces cris...

Impossible de te garder dans notre chambre. Je t'emmenais dans l'autre partie des deux duplex que nous occupions, prêtés par le centre hospitalier. Le plus loin possible de ton papa pour préserver son sommeil.

Chacun de tes cris m'arrachait le cœur ; j'étais désespérée, je te berçais, te chantais des berceuses de ma composition, te suppliais d'arrêter, pleurais avec toi... Je suis désolée ma chérie, mais ce n'est pas l'heure de la tétée... Je te donnais mon doigt inutile...

Je cédaï pour une tétine, j'aurais tant aimé que tu trouves ton pouce...

L'heure venue, rien ne se passait comme prévu. Tu n'avais pas si faim, finalement, mais je souffrais le martyre.

Un calvaire qui ne faisait que commencer.

Pendant des semaines, nos nuits se sont écoulées dans mon beau canapé à carreaux vert et bordeaux, cadeau de naissance bien approprié de ton papa...

Je t'y ai tant bercée en larmes. Je devenais folle, incapable que j'étais de te faire taire de toute la nuit. J'ai eu des pensées qui me troublent encore aujourd'hui. Tu as failli « passer par la fenêtre » ma chérie... pardon !

Quand enfin, tu me laissais un peu de répit, David préparait son petit-déjeuner. Son petit bisou devait nous permettre de passer une bonne journée. Après tout, je n'avais rien d'autre à faire que de me reposer et de veiller sur toi mon trésor.

Tu prenais du poids, tu pouvais désormais te vêtir correctement, je me résignais à nos nuits.

Premier déménagement, laborieux, en octobre.

David commençait une autre année de clinicat dans la région bordelaise.

Moi, j'avais répondu à une offre de collaboration. Je devais boucler ma thèse de doctorat en chirurgie dentaire dans l'année suivante pour continuer d'exercer. La vie reprenait son cours.

Il fallait que tu me laisses dormir ma puce. Maman va reprendre le travail et pouvoir te donner le biberon...

Tu ne m'as pas écoutée...

Plus de duplex séparés. David était aux premières loges et enfin concerné... Tu avais trois mois. Je te revois encore dans ton bel ensemble Tartine et Chocolat vert pâle. Tes beaux yeux bleus resteraient-ils aussi beaux ?

CHAPITRE III TROISIÈME OBSTACLE

Acette période ont commencé nos nuits blanches en alternance. Elles ont duré jusqu'à tes presque trois ans.

Le jour tu étais ma poupée.

Ma poupée que j'ai confiée sa première année à une dame exceptionnelle de patience et de douceur, pour aller travailler. Sereine et confiante. Tu grandissais, embellissais.

Ma deuxième sœur a alors donné naissance à un petit Antoine. Bien qu'aucune de mes sœurs ne soit encore venue voir ma princesse, nous avons décidé de « remonter » faire sa connaissance. C'était fin novembre. Tu avais quatre mois.

J'étais terrifiée mais si fière à l'idée de te présenter...

Sept cents kilomètres. Ouh lala, tu n'aimais pas non plus la voiture. Pourquoi les autres bébés sont-ils bercés, laissant leurs parents un peu se retrouver et toi non? Plus tard, nos voyages rimeront avec torticolis.

Je m'installais donc sur la banquette arrière avec toi. Tu ne dormais pas, tu pleurais, tu râlais...

Mais je t'aimais.

Le grand moment arrive. Je découvre le petit bijou dans son berceau. Sa maman est un peu groggy, elle nous accueille doucement... Puis ses mots et son visage...

« Tu as vu comme elle a la tête plate ! Tu devrais la coucher sur le côté ! »

Blessure indescrivable, douleur monstrueuse, coup de poignard...

Je sauve les apparences sans doute, je suis incapable de me souvenir du reste de la journée.

Je suis à terre.

Je remballer mon bébé à la tête plate dans son plus beau vêtement.

Mon Aureline gardera désormais un bonnet, été comme hiver, jusqu'à ce que ses belles boucles châtaines lui tombent sur les épaules.

Notre petite vie s'organise. Notre « nourrice » est adorable, elle reprendra malheureusement son travail de préparatrice en pharmacie pour ton premier anniversaire. Nous devons trouver une autre personne.

Tu ne dors toujours pas la nuit mais tu fais de bonnes siestes qui me laissent la possibilité de travailler à ma thèse, mon jeudi de repos. Elle porte sur la phonation, la position de la langue dans la cavité buccale.

Elle est un bon sujet mais il me tarde qu'elle se finisse. Je devrais aller la soutenir à Lille en fin d'année.

Je me sens si éloignée de tout et de tous.

Quand je ne bouquine pas et que tu es éveillée, je t'installe de gré ou de force dans ta poussette et nous partons en balade. Je voudrais tellement que le bon air te fatigue un peu ! Je ne cesse de te parler, tu regardes autour de toi, je crois. Je t'explique tout, les arbres, les rues, les magasins, les gens... Je t'offre chaque mois ton Poppy que je te lis avec tant d'application. Je ne sais pas si tu m'écoutes. Le livre t'intéresse beaucoup... Mais tu le déchires dès

l'instant que tu l'as en main... Stupéfaction ! Pourquoi ? Pour moi, c'est inconcevable et je te réprimande gentiment mais fermement. Je découvre beaucoup d'incompréhension dans tes yeux. Ça ne t'empêchera pas de recommencer à la première occasion.

Je passe mon temps à jouer avec toi, les yeux pleins d'espoir... Vas-tu me suivre ? Répéter mes gestes ?

Vas-tu t'amuser un peu ? sourire ?

Aureline est un bébé triste. Elle ne sourit pas.

Alors, je le suis aussi. Je ne réponds pas aux sourires des gens que nous croisons en balade, je ne tisse pas de liens avec nos voisins.

Nous sommes seules. Je t'observe.

Tu grandis, tu rampes... Tu te traînes à plat ventre : le parcours du combattant commence !

Tes cheveux repoussent. Tu me sembles enfin jolie.

Une désormais petite fille aux grands yeux d'un bleu profond, où on se serait noyé en y cherchant son reflet... Des boucles magnifiques, un délicieux petit nez, un visage d'ange tout rond... Tu étais un « bébé de concours », moi je ne voyais que ton crâne plat et ton indifférence... Pardon ma chérie.

CHAPITRE IV QUATRIÈME OBSTACLE

David observe peu sa fille. Il est doux et tendre mais si peu présent. Je cherche son soutien, je l'intéresse à l'aspect médical, puisque c'est son domaine. Il n'examine pas sa fille. C'est tout à fait déconseillé de soigner ses proches. Soigner son propre enfant c'est terriblement difficile, et pourtant, il volera toujours à ton secours armé de son porte-aiguille et de ses aiguilles à suture... Situations tellement plus délicates encore !

Je t'emmène alors consulter différents pédiatres. Mini-épreuves pour toutes les deux...

La tension monte déjà en salle d'attente où tu es intenable. Je n'arrive pas à te garder sur mes genoux, tu glisses, tu m'échappes... Que ressentais-tu alors ?

Aussi douces soient les mains qui t'examinaient, tu te débattais, hurlais, les arrachais dès lors qu'elles se promenaient sur ton ventre douloureux...

Ensuite c'étaient les coups de pied incroyablement violents...

Je ressortais cramoisie, vexée, humiliée.

Tu étais en parfaite santé ! Je repartais ; mon petit monstre sous le bras, dans l'autre main une ordonnance de Nopron et dans la tête bourdonnante ces phrases idiotes : « Ne vous inquiétez pas de